

breux qu'eux. Il est toutefois un point par où les situations sont identiques. Tandis qu'Henri V, et avant lui les Plantagenets, dépensaient follement les forces de la nation dans leurs expéditions en France, ils laissent derrière eux une Irlande agitée et hostile.

Il était inévitable que l'attentat à l'indépendance des républiques sud-africaines devait, par un contre-coup sympathique, réveiller les aspirations de l'Irlande vers son indépendance. Tandis que les armées d'Edouard VII ravageaient en son nom les territoires de deux nations situées à six mille milles de sa capitale, le roi n'osaît mettre le pied dans une partie intégrante de son royaume.

Un incident remarquable, c'est que le premier ministre du Canada, qui avait envoyé des troupes combattre les Boers, trouva bon de tendre la main à M. Redmond, le leader des nationalistes irlandais et l'ennemi déclaré de l'union britannique, on pourrait même dire l'ennemi de la Grande Bretagne.

Le Canada donnerait volontiers à la mère patrie, comme tribut d'affection, les deniers qu'il a dépensés dans cette guerre. Sa perte serait plus considérable si la politique du gouvernement britannique dirigeait l'émigration du Royaume-Uni vers l'Afrique australe.

Mais la conséquence la plus sérieuse de la guerre, c'est l'effet qu'elle semble avoir produit sur le tempérament et l'esprit de notre peuple. Sir Wilfrid Laurier fait vœu de ne pas laisser entraîner le Canada dans le tourbillon du militarisme européen. Que le premier ministre regarde autour de lui : il constatera que le Canada est sur le bord même de l'abîme et court un danger imminent d'y être attiré. Nos réjouissances à la nouvelle du " sac " s'emplantant chaque semaine de Boers pris au